

Chapitre 10

A Qumrân

A grand peine les quatre réchappés de l'attaque des romains avaient franchi le dernier ravin en pente raide de la montagne et maintenant, le souffle court, ils regardaient, déconcertés, s'étendre devant eux jusqu'au bout de l'horizon, la vaste steppe désertique, déjà envahie par une chaleur oppressante au fond de laquelle ils devaient trouver Qumrân. A quel endroit précis, ils ne le savaient pas.

Ils avaient passé la nuit à l'abri d'un des derniers chênes de la forêt aux branches tordues par le vent, surveillant avec angoisse les bruissements et les frémissements des buissons pour comprendre lesquels d'entre eux pouvaient leur indiquer l'approche d'une troupe ennemie. Seulement par moments et à tour de rôle, ils avaient réussi à s'assoupir.

Marthe n'avait pas eu honte de se blottir tout contre Simon, adossé au tronc d'un arbre, la tête abandonnée sur sa poitrine, attentive cependant à ne pas gêner sa main droite qui empoignait son épée. Zacharie et Jonathan avaient un peu fermé les yeux pour se reposer un temps soit peu, un peu ils avaient parlé entre eux à voix basse.

Maintenant, debout au bord du plateau, après avoir récité le Shemà et manger le peu de nourriture qu'ils avaient encore avec eux, ils étudiaient quelle était la meilleure direction à prendre. Ce n'était pas facile de décider parce qu'aucun sentier, même à peine tracé, aucun tas de pierres – ceux que les bergers dressent d'habitude comme repère entre eux – ne pouvaient les aider. A leurs yeux ne s'offrait qu'une étendue plate, sans fin, d'herbe basse et rêche, brûlée par le soleil, interrompue par endroits, par des crevasses arides et des ravins poussiéreux. Sur leur gauche serpentait le lit asséché d'un torrent.

« Orientons-nous sur le soleil... » dit Simon, rompant le silence perplexe du groupe, « en allant tout droit on arrive sûrement à la Mer Morte. Et puis, de toute façon, on trouvera aussi Qumrân.

Marthe lassa s'échapper un soupir : « La route sera longue ? » elle se reprit tout de suite cependant, jetant un coup d'œil inquiet au rabbi : « Je ne suis pas fatiguée, non, non...C'est la vue de cette plaine sans vie qui m'opprime. Elle réajusta sa tunique, installa mieux son sac sur son dos et ajouta d'une voix qu'elle essaya de rendre ferme : « allons ».

« C'est dans des endroits comme celui-ci que nos pères ont erré pendant quarante ans » murmura, perdu dans son rêve, Jonathan, embrassant du regard tous les détails de la steppe.

« C'est ici que le Seigneur se révèle à celui qui le cherche ».

« C'est vrai » dit à son tour Zacharie. « Jésus aussi a vécu dans le désert. Et il a été tenté par Bélial ».

Sans lui faire attention, Jonathan regarda Simon, hésita, se demandant s'il devait parler ou non, puis il tendit la main pour montrer le lit asséché du torrent.

« Je connais ce cours d'eau. C'est d'ici que part l'oued Qumrân ; à la saison des pluies une eau impétueuse dévale. Si nous le suivons, on arrivera juste à l'endroit où habitent les hommes que nous cherchons ».

« Comment fais-tu pour le savoir ? » demanda sans trop y penser Simon, mais après il porta la main à sa bouche, craignant d'avoir été indiscret.

Le vieux visage de Jonathan se plissa tout entier en un sourire entendu : « Oh, j'ai été chez eux... et même avec eux, il y a des années... Allons-y, car nous pouvons y arriver en moins d'une journée de chemin » Il ne voulut rien ajouter et il se mit en marche le premier.

« Comment ? » essaya de l'interroger Zacharie, en le suivant du regard, mais Simon lui fit non de la tête pour l'arrêter.

« Jonathan, un essénien ? » s'étonna Marthe. « C'est la première fois que j'en vois un ».

« Allons, allons. Ce n'est pas le moment de poser des questions » enjoignit le rabbi, en prenant la jeune femme par le bras, pour la soutenir, « Ici, on peut très bien nous voir de mille pas de distance. Dépêchons-nous ». Ils se mirent tous les trois en chemin, suivant Jonathan qui, clopin-clopant, avait allongé le pas, comme poussé par le désir d'arriver qui, les autres le comprirent, n'était pas motivé seulement par la prudence.

L'oued s'étirait sur une centaine de méandres à travers la plaine jusque là où leurs yeux pouvaient le suivre. En ne le perdant jamais de vue, précédés par Jonathan qui regardait souvent autour de lui, pour reconnaître l'endroit et gesticulait en silence comme s'il lui venaient à l'esprit d'agréables souvenirs, Marthe, Simon et Zacharie marchèrent toute la journée sous un soleil implacable qui ne s'arrêta pas un seul instant de darder ses rayons sur leur tête. Une seule fois, très loin, ils aperçurent sur leur droite un berger qui, assis sur un rocher, un long bâton à la main surveillait un groupe de chèvres qui arrachaient par terre avec leurs dents des touffes d'herbes desséchées. Ils s'arrêtèrent pour l'interroger. Mais celui-ci, dès qu'il les vit, se leva précipitamment et s'éloigna, en frappant par terre son bâton pour rappeler ses bêtes.

Vers le milieu de l'après midi le paysage commença à changer. Il devint plus accidenté : des pierres parsemaient de plus en plus souvent la steppe, de gros rochers s'accumulaient pour former de véritables barrières qu'ils avaient du mal à franchir et en les descendant d'un pas prudent, les ravins et les escarpements devenaient plus profonds et tortueux.

Pendant toutes ces heures, écrasés par la chaleur et par le silence qui pesait sur tout, rompu seulement par le chant des cigales et le froissement rapide des serpents dans les broussailles, ils n'avaient échangé que peu de paroles entre

eux. Ils s'étaient souvent passé la petite outre d'eau que Zacharie avait apportée avec lui et ils avaient bu avec parcimonie ; Mais l'eau était vite finie et de la nourriture, ils n'en avaient plus. Ils avaient essayé de mettre leurs sandales là où leur montrait Jonathan mais maintenant ils avaient tous les trois les pieds endoloris.

Ils passèrent un groupe de rochers où l'oued semblait se perdre et s'enfoncer, pour la première fois, leur guide s'arrêta indécis.

« Il doit être près d'ici... » marmonna-t-il, presque en s'excusant, « ... attendez-moi... » Il avança pour chercher un signe au milieu de tout cet enchevêtrement de rochers qui lui remémore la route de Qumrân. Il erra un bon moment ça et là, il grimpa sur une roche plate pour scruter les ravins, puis il poussa un cri de soulagement : « Venez, venez ! J'avais oublié qu'à partir d'ici, l'oued coule sous terre et puis ressort en cascade au bord de ce plateau. Venez écouter le gargouillement de l'eau... » et il montra une fissure entre les rochers, plus profonde que les autres, « un peu plus loin il refait surface sur un petit bout de chemin et nous pourrons boire. Nous ne sommes pas loin maintenant ».

Sans plus faire attention aux autres, il avança rapidement, guidé par le bruissement et le murmure de l'eau qui venaient du fond du lit presque invisible.

Après une autre heure de chemin, à l'improviste, du haut d'un dernier obstacle, leur apparut tout à coup, la vaste vallée de la Mer Morte et à l'arrière le paysage aride et ondulé, de la Pérée. La grande étendue d'eau gisait immobile comme une plaque grise de plomb. Il n'y avait aucun signe de vie, ni sur l'eau, ni sur ses bords, à part des grumeaux de bitume qui flottaient. Mais juste en dessous d'eux, aux pieds du surplomb rocheux qui terminait le plateau qu'ils avaient si péniblement parcouru, s'étendait, éloigné d'un millier de pas de la rive de la mer, un plateau entouré de ravins escarpés, avec une seule et étroite voie d'accès.

Au centre, s'élevait un ensemble d'édifices entourés par un mur de pierres brutes. Le plus grand, de forme carrée, avait deux étages. Sur son côté droit s'élevait une tour trapue. Tout autour étaient disposées, séparées les unes des autres par des cours et des atriums, différentes constructions, dont on pouvait difficilement deviner l'emploi de l'endroit où se trouvaient les quatre judéens. Peut-être des ateliers, peut-être des magasins. Mais ce qui attira surtout l'attention de Marthe et des combattants – Jonathan parcourait tout du regard comme s'il revoyait, ému, un lieu très cher – ce furent les cinq grandes vasques d'eau reliées entre elles par un canal et alimentées par un aqueduc relié à la cascade que l'oued faisait en se précipitant d'en haut. Sur le flanc des ravins et dans la partie en surplomb sous leurs pieds s'ouvraient un grand nombre de grottes. Pas très loin de l'ensemble des édifices, contrastant avec la rive blanchissante de sel de mer, s'étendait une longue bande de terre cultivée de légumes et une oasis pleine de palmiers dattiers. Des personnages vêtus de

longues tuniques blanches se déplaçaient en silence et d'un pas grave, entre les édifices, entraient et sortaient des grottes ou s'attardaient devant de nombreuses tentes dressées tout autour du plateau, en ayant l'air de méditer ou de prier.

Et tout – hommes et édifices – semblait plongé dans une atmosphère de tranquille labeur, rythmé par les coups amortis qui provenaient d'un atelier, par l'humble sifflement que faisaient en tournant les roues du tour du potier et par la voix d'un prêtre qui, limpide dans l'air immobile, commentait un passage d'Isaïe.

« Est-ce les esséniens que nous cherchons, Jonathan ? » demanda Simon à voix basse, craignant un peu de rompre l'enchantement de cette paix.

« Oui, Simon, ce sont eux » confirma Jonathan d'une voix très satisfaite. « C'est à eux que nous devons porter le message que nous a confié Saul ! » ;

« Tout est si étrange ici ! » s'étonna Zacharie. « Je ne crois pas que dans tout Israël il existe quelque chose de pareil. Ce n'est ni une synagogue, ni un village, ni un palais. J'en avais entendu parler mais le voir en face me remplit d'étonnement ».

« Oui, Zacharie, c'est incroyable. Ici aux bords de cette mer stérile et inhospitalière qui est en face. Loin de tout centre habité. Seuls des fils d'Israël à la foi profonde pouvaient élever ces murs et transformer ce désert en un lieu d'étude et de prière. Et – pensez-y ! – ce qui les a poussé à cela, c'est seulement la volonté de vivre rigoureusement, jour après jour, selon les règles de la Torah. De répéter l'expérience de nos pères. C'est dans le désert que Dieu s'est révélé à Moïse et c'est ici qu'ils attendent une autre révélation. Avec raison – et ils en témoignent par la vie qu'ils mènent – Ils se disent le < Reste d'Israël >, celui qui sera sauvé. La < Nouvelle Alliance >... ».

« Mais pourquoi on les appelle esséniens ? » l'interrompit Marthe qui continuait à regarder avec intérêt tout ce que faisaient ces hommes aux longues robes blanches.

« Ils sont appelés comme ça par les païens qui parlent grec et par leurs imitateurs de Jérusalem. Entre eux ils se disent < Fils de la Communauté > ou même < Fils de la Lumière > ».

Simon rompit le silence qu'il avait gardé jusque là, plus pour pousser Jonathan à informer Marthe et Zacharie, que par curiosité, du moment qu'en bon rabbi, il connaissait au moins les grandes lignes des idées et des pratiques des esséniens.

« Et pourquoi ? »

« Parce que ces ascètes vivent en fraternité entre eux. Ils ont mis en commun tous leurs biens. Personne ne possède plus qu'un autre. Ils secourent les pauvres, assistent les faibles et les malades ; soutiennent les vieux. Et puis chaque décision revient à une assemblée composée de prêtres et de simples israélites, sans distinction. Ecoutez ce que dit leur Règle... » Et il récita par cœur : < Voici la Règle pour les membres de la Communauté, volontaires pour

détourner de tout mal et pour s'appliquer à ce qu'Il a prescrit selon Sa volonté ; pour se séparer de l'assemblée des hommes pervers, pour devenir une Communauté dans la Loi, sous l'autorité des fils de Sadoch, les prêtres qui gardent l'Alliance et sous l'autorité de la majorité des membres de la Communauté> »

« Mais ça ressemble aux règles de notre communauté ébionite de Jérusalem ! » s'exclama tout content Zacharie, « Nous aussi, nous mettons tout en commun ; notre idéal, c'est la pauvreté ; nous assistons les malheureux ».

Très froidement Jonathan commenta : « Ca se pourrait ».

« Et qu'est-ce qu'il font toute la journée ? je ne vois pas de femmes ni d'enfants » intervint Marthe avec une curiosité toute féminine. Puis elle mit une main sur sa bouche, se repentant du ton impertinent qu'elle avait pris.

Sans se troubler, Jonathan répondit : « Ils étudient la Torah, pour en suivre fidèlement toutes les prescriptions morales et rituelles. Ils lisent et commentent les livres inspirés. Ils veillent ensemble un tiers de la nuit à prier. Ils pratiquent le célibat parce qu'ils pensent que les femmes... » il regarda avec bonté la jeune femme et lui fit un sourire embarrassé, « sont source de péché et d'impureté. Une partie de la journée ils la consacrent au travail, non pour le gain mais pour subvenir aux besoins de la communauté... Regardez là... » Jonathan s'avança d'un pas jusqu'au bord de l'escarpement et invita les autres d'un geste à suivre sa description, « ... dans l'édifice le plus grand, au premier étage, il y a la salle de réunion, au second un grand scriptorium où les scribes copient les manuscrits. En face, vous voyez ?... le long du mur sud on trouve la salle où on prend les repas en commun. Et puis dans ces bâtiments à gauche, il y a l'atelier du potier, le four pour le pain, le magasin pour les vivres ».

« Et les vasques ? » ne put se retenir Marthe

« Elles servent pour les purifications. Tous s'y immergent plusieurs fois par jour : le matin avant le travail, ensuite après les repas, ou s'ils touchent quelque chose d'impur ».

Zacharie et Marthe échangèrent un regard dubitatif. Jonathan s'en aperçut : « Eh oui ! La pureté est leur principale préoccupation. Non seulement celle de l'esprit mais aussi celle du corps. Quand je pense à l'impureté où nous vivons et sommes tous plongés ».

« Et où vivent-ils ? »

« Dans les grottes et sous les tentes. Surtout ceux qui aspirent à être acceptés dans la communauté. Pendant un an, ils ne sont pas admis aux rites et aux repas en commun. Et ils attendent ici dehors d'être examinés ».

« Encore une question Jonathan, si tu veux bien » demanda gentiment Simon, « Quand, selon toi, a vécu celui qu'ils appellent le Maître de Justice ? Tant d'histoires courent à son sujet à Jérusalem ».

« Le fondateur du Conseil ? Au temps du prêtre impie, c'est-à-dire de Jonathan Maccabée, qui l'a persécuté à mort. Il fut lui, hassidim et prêtre de Sadoch, obligé de fuir de Jérusalem, pour dicter la règle de la Communauté et

montrer dans la vie communautaire dans le désert, la voie pour préparer le nouvel Israël. Ils en attendent le retour comme messie de la fin des temps ».

« Comme notre Jésus... » laissa échapper Zacharie et il s'arrêta tout de suite car il comprit que c'était inconvenant.

Marthe au contraire n'hésita pas à être indiscreète et Simon lui jeta un regard de reproche : « mais toi Jonathan, comment tu sais toutes ces choses là ? »

« Je ne garde pas un grand secret, Marthe... Vous ne me l'avez jamais demandé. Quand je vous ai rejoints, je vous ai dit que je venais du désert. Eh bien je suis resté ici pendant trois longues et intenses années. J'ai été moi aussi, membre de la Communauté ».

« Et pourquoi tu les as quittés ? » Cette fois, c'était Simon qui l'interrogeait.

« Pourquoi?... Mais est-ce que ça vaut la peine de parler de moi ? Quelle leçon pourrais-tu tirer, toi pharisien, de la fin de mon expérience ? elle a conduit mon esprit au doute et à une attente amère ».

« Je t'en prie, dis-le moi » insista le rabbi, essayant d'être persuasif, « la voie que tu as parcouru peut être pour nous tous une grande leçon de vie ».

Jonathan les embrassa tous les trois d'un regard dubitatif, tourna la tête vers Qumrân et sembla écouter tout ce qui s'y passait.

« Je parlerai, si vous insistez... La vie ici pour un homme qui est à la recherche du salut, est une anticipation des temps messianiques. La paix intérieure qu'on y acquiert, le détachement des désirs de la vie sont un bien indicible. Mais... »

« Dis-nous, je t'en prie ».

« Mais... la voix de Jonathan devint précipitée comme s'il lui tardait de se confier, « ... si les doutes t'assaillent, il vaut mieux t'en aller. Vous voyez, à un certain moment, je n'ai plus cru que le salut concernait seulement ceux qui se sont retirés dans le désert mais tout Israël. Même ceux qui présentent des imperfections physiques, comme les aveugles, les sourds, les pauvres d'esprit, qui ici, ne sont pas admis... » il s'interrompit un moment,... et puis que, à la lutte contre les kittim, vrais fils de Bélial, il faut appeler tout le peuple d'Israël ».

Il se tourna vers Simon et le regarda dans les yeux : « Tu comprends ? Voici pourquoi je me suis rallié à vous. Et j'ai combattu avec vous, j'espère, avec courage. Espérant que le ciel approuve notre lutte et tourne ses yeux miséricordieux sur notre souffrance et nous libère. Même si les derniers temps seront terribles.

Jonathan haussa les épaules et baissa la tête, comme s'il avait honte de son propos, lui d'habitude si taciturne.

Mais les autres le regardaient avec admiration.

« Descendons en bas maintenant qu'ils nous ont aperçus. Laissez-moi parler seulement moi. Et toi Marthe, couvre-toi le visage et reste loin de nous... Et – ne le prends pas mal – mais ne me pose plus de questions ».

Jonathan, qui connaissait les lieux, prit un sentier de chèvres qui dégringolait entre les rochers et les ravins, montrant aux trois qui le suivaient où mettre les

pieds, en passant près des grottes habitées par les ermites. Quand ils arrivèrent sur le plateau où, au centre, s'élevaient les édifices, ils s'arrêtèrent, interdits. Personne ne faisait attention à eux, mais chacun continuait à faire ce à quoi il était occupé : qui méditait les yeux perdus dans le vide, qui, à peine sorti du bain lustral, séchait au soleil sa tunique blanche, qui penché sur une citerne, lavait de la salade ; un scribe sortit du scriptorium, un parchemin et un racloir à la main ; cinq hommes assis en cercle, lisaient un rouleau et avec des gestes lents se montraient mutuellement des passages. Sur tout planait un silence non oppressant mais serein.

Les quatre judéens traversèrent le plateau en silence : Marthe, les yeux baissés, un peu honteuse d'être une femme. Zacharie, lançant aux plus proches des regards de sympathie sans retour, comme s'il voulait leur faire savoir qu'il se sentait leur frère. Simon la tête droite avec un orgueil de pharisien, et Jonathan du pas lent et mesuré qu'il avait employé qui sait combien de fois dans le passé.

Après avoir fait signe à ses compagnons de poser leurs sacs et leurs armes et de l'attendre, Jonathan se dirigea vers la porte qui s'ouvrait au milieu du bâtiment le plus grand. Il quitta aussi son épée et frappa.

Maintenant le soleil se couchait et il jetait de longues ombres sur le terrain.

Après un petit moment le battant s'ouvrit et sur le seuil se présenta un homme âgé mais encore bien droit de sa personne, avec une tunique très râpée (car les esséniens ne mettaient plus un vêtement que lorsqu'il était complètement usé) qui revêtait sa maigre personne. C'était un prêtre – l'ample écharpe qui ceignait sa taille le montrait – et il avait l'attitude sereine et en même temps détachée de celui qui depuis des années est habitué à vivre dans la méditation et à guider les autres dans l'observance quotidienne de la règle.

C'était en fait le<Surintendant de Tous>, c'est-à-dire le prêtre qui préside l'assemblée de tous les<Fils de la Lumière>.

Le prêtre, en voyant Jonathan arrêté devant la porte dans une attitude déférente, ne réussit pas à cacher un mouvement de surprise mais il se reprit tout de suite.

« Frère, tu es revenu chez nous ? »

« Non, frère. Même si mon cœur éprouve souvent de la nostalgie pour cette paix » Et il montra d'un large geste les hommes occupés à prier sur la place.

« Et alors quel événement ou quelle idée t'a ramené ici ?... » il donna un coup d'œil très bref, méfiant aux trois autres arrêtés debout, éloignés mais bien reconnaissables aux tuniques qu'ils portaient qui n'étaient pas blanches, « ... et qui sont tes compagnons ? » Avec un air de reproche, il ajouta : « Une femme ! Tu connais nos lois... »

« Frère, je les connais et je n'ai pas l'intention de les enfreindre. Mais une affaire exceptionnelle m'a contraint et même convaincu de venir vous rendre visite ».

Le prêtre ne montra ni curiosité, ni inquiétude : « Dis-moi de quoi il s'agit ».

« L'assemblée de Jérusalem a décidé de rappeler pour la défense de la ville tous les combattants dispersés dans toute la Judée et tous ceux qui espèrent la libération d'Israël. Les kittim, ces païens avec à leur tête Titus, vrai fils de Bélial, ont encerclé la ville sacrée du Béni et ont l'intention de la détruire. Profaner le temple. Je suis, je veux dire nous... » et il montra les trois autres arrêtés derrière lui, « ... nous sommes porteurs de cette demande d'aide. Courez, vous aussi à son secours ! Ralliez-vous à nous ! »

« Jérusalem ! Le Temple !... » Le prêtre prononça ces deux mots avec un mépris mal contenu, comme s'il désignait deux choses impures, « ...Israël n'habite plus là. On s'est séparé depuis si longtemps de leurs prêtres et de leurs pratiques exécrables. Eux qui ont persécuté et martyrisé le Maître de Justice ! »

Il s'était laissé emporter par la colère jusqu'à lever le bras dans un geste d'indignation. Mais ce ne fut qu'un instant. Tout de suite il se calma et reprit son ton habituel contrôlé : « Je ne crois pas que mes frères seront d'accord ».

« Mais Jérusalem !... Mais vous aussi vous combattez les kittim ! » s'exclama Jonathan. Mais il y avait peu de conviction dans sa voix. « Oui, nous les combattons et nous les avons combattus. Ils se sont montrés ici, quand Vespasien a cruellement détruit Jéricho. Nous étions prêts avec l'aide du Béni à les affronter. Mais ils se sont retirés tout de suite, parce que Vespasien avait une autre idée en tête. Mais ils reviendront. La bataille suprême contre les Fils des Ténèbres commencera ici où s'est réuni pour vivre dans la sainteté le vrai Israël. Ici se présentera sous l'apparence du messie, le Maître de Justice ».

Au fur et à mesure qu'il parlait la voix du prêtre avait pris un ton inspiré. Il s'arrêta d'un coup, regarda Jonathan avec un bref sourire, à peine esquissé : « Jonathan, Jonathan... Je ne crois pas qu'il sera possible d'acquiescer à ta demande... » Il ne daigna pas accorder un regard aux autres, « ...de toute façon ce n'est pas à moi de décider mais à l'Assemblée des Nombreux. Nous sommes justement réunis maintenant pour discuter des quelques problèmes que nous pose l'interprétation du livre d'Habacuc. J'emporte ta demande et je la soumettrai à leur vote. Attends ici ».

Et silencieux, comme il était apparu, il se tourna et ferma doucement la porte derrière lui. Jonathan rejoignit les autres et murmura seulement : « Attendons ».

Ils n'attendirent pas longtemps. La porte se rouvrit et le prêtre vint sur le seuil, hiératique, les bras bien droits le long du corps. Jonathan s'approcha de lui.

« Frère, votre demande a été repoussée. Le Temple de Jérusalem est désormais contaminé par la présence des prêtres impies qui accomplissent les rites et les sacrifices d'une manière différente de ce qu'impose la Loi et qui suivent un calendrier erroné. Quand le messie viendra – et son arrivée est désormais imminente – c'est ici qu'il se révélera ».

« Et les kittim ? » demanda à nouveau Jonathan à voix basse, comme s'il avait peur de contredire le Surintendant.

« Nous les combattons. Nous les attendons. Et pour que les manuscrits, où depuis des années nous transcrivons les livres sacrés, ne subissent pas de dommages dans la lutte qui nous attend, nous les cachons dans les grottes qui nous entourent. Retourne à Jérusalem et dis à celui qui t'a envoyé... » il avait élevé un peu la voix pour que les autres aussi puissent entendre, « ...que le salut d'Israël se trouve seulement dans l'obéissance fidèle à la Loi ».

Jonathan baissa la tête et fit un effort sur lui-même pour ne pas avoir l'air déçu : « Nous comprenons... ».

Mais au moment où le prêtre allait se retirer, il trouva le courage de demander à voix basse : « Frère, pourrais-je revoir le lieu où pendant trois longues années j'ai vécu ? Saluer mes frères ? »

Le prêtre s'arrêta, déconcerté. Puis il fit un geste indulgent de la main : « Jonathan, tu sais par longue expérience que notre règle est le silence. Que nous avons éloigné de nous toute émotion. Que nous tenons les sentiments personnels pour un obstacle à la réalisation de la perfection de la vie à laquelle nous aspirons. Cependant... » son visage s'adoucit un peu, «... on m'a donné la possibilité, en ma qualité de Surintendant, d'inviter un hôte au banquet sacré auquel participent tous les membres de la communauté. Pourvu que ce soit une personne digne de notre confiance et fidèle à la Loi. Et comme toi, frère, il me semble que tu es resté tel que tu étais, je t'invite. Viens manger avec nous le pain et le vin bénis ! » Puis il ajouta d'un ton pressé : « Fais-toi donner par un convers une robe blanche, peut-être celle-là même que tu as abandonnée ici. Prends un bain rituel et rejoins-nous ».

Ayant dit, il disparut, laissant la porte entrouverte.

Jonathan n'arriva ni à le remercier, ni à dire un mot. Mais le tremblement qui saisit sa main quand il poussa le battant pour entrer dans l'édifice, trahissait son émotion.

Les trois autres, laissés seuls, s'accroupirent par terre alors que maintenant le soir envahissait d'ombres les hommes et les choses autour d'eux.

« Toute cette route pour rien ! Toute cette fatigue ! » soupira Marthe en allant s'asseoir sur un rocher.

Zacharie avait l'air content : « Un banquet de la communauté ! Comme nous, les ébionites ! »

Simon avait la tête de quelqu'un qui observe des événements surprenants, sinon inattendus... S'adressant à Zacharie, comme pour résumer tout le cours de ses pensées, il dit : « Dans l'Israël du futur il y aura aussi sûrement une place pour ces Fils de la Lumière ! Quelle confiance et quelle fidélité à la Loi dans leurs paroles ! Quand je pense à ceux que j'ai laissés à Jérusalem ». Alors que tous trois essayaient de s'organiser pour la nuit, la porte se rouvrit. Il en sortit un convers avec trois écuelles de nourriture sur une planche et il se dirigea vers eux. Et derrière lui, apparut Jonathan, revêtu d'une tunique blanche. Il se dirigea vers la vasque la plus proche d'un pas grave, silencieux et tout absorbé

dans l'acte qu'il accomplissait. Il semblait être une autre personne que celle qu'ils connaissaient.

Ils suivirent des yeux son immersion complète dans l'eau, sa sortie, sa prière – sûrement retrouvée dans ses propres souvenirs – tourné vers le soleil qui disparaissait, le virent arranger sa tunique avec ses mains et s'approcher de la porte.

Peu de temps après, on entendit une voix appeler de derrière les battants : « Frère Jonathan, entre ! » La salle rectangulaire où se célébrait le banquet sacré était faiblement éclairée par des petites lampes à huile, posées sur la longue table qui l'occupait toute entière. Le plafond aux poutres peu travaillées et le pavement de dalles brutes grises soulignaient l'austérité du lieu. Sur une nappe blanche, étaient posés, en face de chaque participant, les écuelles contenant une seule pitance, une sorte de pain plat et un grand verre pour le vin. Tout le monde était assis dans un silence rigoureux, les mains croisées, absorbé dans la prière. Quand Jonathan entra, le convers lui indiqua un tabouret au fond de la salle au bout de la table. Plein de componction et priant, l'invité, faisant semblant de ne connaître personne, alla à sa place.

Après une brève attente le prêtre entra. Il s'assit au bout de la table, la tête baissée et se plongea dans la prière. Puis il leva son visage et les yeux levés au ciel, il prit dans ses mains le calice, le leva très haut et récita : « Sois béni toi, Dieu de la miséricorde et de la grâce, pour ta grande bienveillance, pour l'abondance de ta vérité et pour la multitude de tes bienveillances dans toutes tes œuvres. Seigneur, bénis notre repas. Dans nos intentions, il est la préfiguration du banquet du messie. Considère-nous dignes de lui ».

Il porta le calice à sa bouche et en but une gorgée. Puis il le reposa et prit le pain dans ses mains et le rompit de ses doigts en disant : « C'est le messie qui rompt à travers mes mains ce pain ». Et il en porta à sa bouche un morceau.

« Mangez, frères. A ce repas que nous célébrons en communion d'esprit, participe le messie ».

C'est seulement après qu'il eut accompli ces bénédictions, que les frères portèrent à leurs lèvres le calice qu'ils avaient devant eux, et qu'ils rompirent le pain et plongèrent leur cuiller dans leur écuelle.

Quand le pain fut mangé, le vin bu et les écuelles vides, le prêtre, regardant fixement chacun dans les yeux, d'une voix forte, prêcha : « Dieu, dans les arcanes de son intelligence, a concédé un temps déterminé à l'existence de l'injustice : au moment prévu pour sa venue il l'exterminera pour toujours. Alors la vérité apparaîtra pour toujours dans le monde. Dieu veillera sur toutes les actions de l'homme et purgera les fils de l'homme, en éliminant tout esprit d'injustice des viscères de leur chair et en les purifiant dans l'esprit saint. Car Dieu a choisi les justes par un pacte éternel et sera leur, toute la gloire d'Adam. Dans les mains des pauvres, il remettra les ennemis de tous les pays et dans les mains de ceux qui se courbent dans la poussière les instruments pour humilier les puissants des peuples. Pour démontrer qu'il est grand et saint aux yeux du

reste des peuples. Avec les pauvres, est la puissance de sa main. Au moyen des pauvres d'esprit, il abattra tous ceux qui ont le cœur fermé et endurci ».

Il laissa passer un peu de temps en silence, puis il baissa la tête et murmura : « Frères, méditons et prions ».

Jonathan, lui aussi, baissa la tête pour prier.